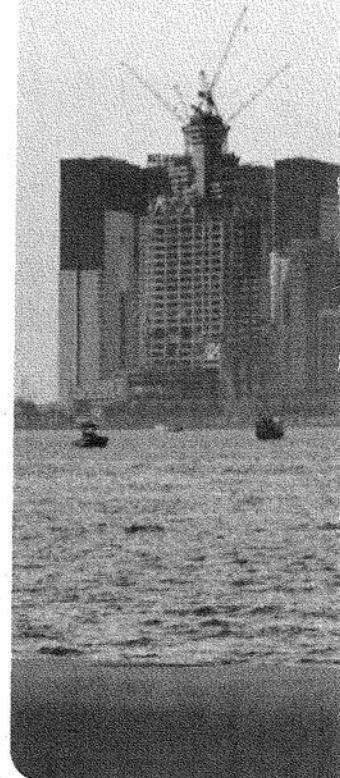


PRISONNIER AU QATAR



LA VICTIME

PHILIPPE BOGAERT, 39 ANS, EST PRODUCTEUR DANS LE SECTEUR AUDIOVISUEL. IL A ENTAMÉ LA RÉDACTION DE SON LIVRE *EXIT PERMIT* À SON RETOUR DU QATAR, OÙ IL N'A PLUS JAMAIS MIS LES PIEDS.

Tenté par un voyage dans le golfe Persique? Si c'est pour les vacances, pourquoi pas? Pour ce qui est d'y travailler, lisez d'abord ce qui suit...

Les yeux emplis de rêves, le jeune producteur belge Philippe Bogaert débarque en avril 2008 à Doha, capitale du Qatar, pour y coordonner l'organisation d'un grand festival culturel. Un challenge qui ne se refuse pas. Surtout dans une monarchie arabe qui ne sait que faire de ses (pétro)dollars. Mais le golfe Persique, malgré ses banques, ses gratte-ciel et ses pistes de ski artificielles, ce n'est pas comme l'Occident. Bogaert en a fait la drôle d'expérience. Victime d'un imbroglio judiciaire et financier - une histoire de chèques non validés signés au nom de sa société - et d'une curieuse législation locale, l'homme est resté bloqué durant un an sur la presqu'île, sans autorisation de quitter le territoire.

Refoulé plusieurs fois à la frontière, sans travail ni logement, Philippe Bogaert a remué ciel et terre pour rentrer au pays et retrouver sa famille. Il a harcelé l'ambassade de Belgique, la justice et les autorités qataries. Désespéré, pris proprement en otage durant 328 jours, il a fini par s'échapper par la mer sans demander son reste, traversant toute la mer d'Oman et rejoignant l'Inde sur un petit bateau déginglé, grâce à un passeport maquillé et un réseau clandestin de soutien. De cette aventure épique, il a tiré un livre, *Exit Permit*, espèce de *Guide du routard* à destination de quiconque voudrait travailler au Qatar, ou ailleurs. Car maintenant, Philippe le sait: à l'étranger - et l'étranger commence parfois très près de chez soi -, tout est souvent plus compliqué. Pour ne pas dire inextricable...

Vous êtes resté coincé au Qatar entre avril 2008 et septembre 2009. Une expérience très traumatisante...

PHILIPPE BOGAERT - D'où ce livre, qui m'a permis d'exorciser tout cela. Aujourd'hui, je vois même cette période de ma vie comme une anecdote. Et même une belle histoire qui m'a offert une remise en question.

Officiellement, vous êtes toujours poursuivi par la justice qatarie?

P.B. - Aucune idée! Mais je ne risque rien: aux yeux de la Belgique, je n'ai rien commis d'illégal. De toute façon, il n'y a pas d'accord bilatéral avec le Qatar pour extraditer des nationaux.

Ce qu'on vous reprochait était si grave?

P.B. - Pas vraiment. Mais suffisant, selon la loi qatarie, pour m'empêcher de sortir ou de travailler. Le problème, c'est que je ne me suis pas laissé faire, et que j'ai fait beaucoup de bruit. Ce qui a fini par ennuyer les autorités. Je sais par exemple que l'ambassade du Qatar en Belgique est ravie de me savoir rentré. Mon évasion arrange tout le monde. L'État belge, qui n'a pas dû taper sur la table pour me libérer et n'a donc pas mis en péril ses relations. Et le Qatar, qui est resté fidèle à sa législation.

C'est quand même incroyable, ce principe d'"Exit Permit", d'autorisation de sortie du pays pour les employés étrangers. Vous avez rencontré des gens qui ont vécu des aventures comparables?

P.B. - Certains sont encore coincés là-bas, m'implorant de les aider! Tout ce que je peux faire, c'est leur donner



ImageGlobe

des contacts et leur conseiller des plans B. Mais qu'ils évitent de prendre la mer: l'entreprise est très risquée. Je suis vraiment passé par le chas d'une aiguille. J'ai vraiment eu peur.

■ Depuis cette aventure, vous craignez les voyages?

P.B. - Mon premier voyage après le Qatar, ce devait être la Hongrie, dans le cadre d'études que j'ai reprises après mon retour. J'ai refusé. Trop tôt. Le second était en Chine, six mois après. Demander mon visa à l'ambassade fut une réelle épreuve. J'avais peur qu'on m'empêche de quitter le bâtiment. Arrivé à Shanghai, je suis aussi allé voir l'expo universelle, notamment le pavillon de l'Arabie saoudite. Mais rien que de voir les tenues traditionnelles des habitants du Golfe, amples et blanches, et leurs lunettes noires, j'étais tout retourné.

■ Inutile de vous demander si vous comptez retourner au Qatar...

P.B. - Non, mais j'ai tout de même le projet d'un jour rencontrer l'émir du Qatar, ne serait-ce que par écrit. Bon, ça tient du rêve, mais Cheikh Hamad bin Khalifa al-Thani, qui possède une résidence à Malmedy, est un homme à la réputation de progressiste intègre et intelligent. Je suis sûr que mon bouquin pourrait aussi lui servir, lui permettre de repenser ce système de parrainage qui est moyenâgeux. C'est une nouvelle forme d'esclavage, mais administrative. En plus, je suis sûr que cela freine les investissements étrangers. Et je ne parle même pas de l'image que cela donne. Pour un pays qui accueillera un jour la Coupe du monde de football...

Un "sponsor" encombrant

Travailleur expatrié, Philippe Bogaert a été victime d'un point curieux de la législation qatarie. Comme dans d'autres pays du Golfe, comme dans certains pays toujours officiellement communistes, tout investissement étranger, toute création de société, ne peut s'y faire sans la présence d'un actionnariat local majoritaire. Mais au Qatar, l'étranger est tout entier sous la tutelle de ce "partenaire", qui délivre notamment les autorisations de quitter le territoire. Une sorte de servage moderne. En cas de litige, même minuscule, avec cet actionnaire, pas d'autorisation, pas d'"Exit Permit". Et des litiges, Philippe Bogaert, tout nouveau directeur d'une société qu'il ne savait pas en train de faire faillite, en a cumulé. Résultat: des tracasseries sans borne, des poursuites judiciaires à répétition, la perte de son logement sur place, de ses revenus, l'interdiction de travailler, et des dizaines de nuits passées dans la résidence d'un ambassadeur de Belgique conciliant, à défaut de pouvoir résoudre son problème.

**"MON ÉVASION
ARRANGE
TOUT LE
MONDE.
Y COMPRIS
L'ÉTAT BELGE."**

■ Cela a-t-il changé votre regard sur la manière de faire des affaires à l'étranger?

P.B. - J'ai retenu que, contrairement à ce que je pensais, travailler durement ne paie pas forcément. Ça, ce sont des concepts qui fonctionnent en Occident, pas en Orient. Cela m'a aussi permis de comprendre l'importance de la culture dans les affaires. Je sais maintenant combien les gens peuvent être vraiment différents d'un continent à l'autre, même dans des domaines aussi mondialisés que le commerce. Je suis aussi devenu plus méfiant, davantage sur mes gardes. Et j'ai accepté le fait que, quand on est un étranger, quel que soit le pays où l'on va, on se fait toujours un peu arnaquer.

✕ Damien Bodart

